

NICOLE BÉGIN-HEICK & JEAN-MICHEL BEILLARD

Antoine D'Iorio
1925-2000



Peut-être aurais-je du m'appeler « D'Iorio », avait plaisanté cet éminent biochimiste et ancien recteur lors de l'ouverture officielle du pavillon de chimie et de biologie de l'Université d'Ottawa qui porterait son nom. Les autres édifices des sciences portaient en effet des noms se terminant en 'on' (Gendron, Marion, Vachon); c'était aussi le cas du pavillon Guindon, qui abritait la médecine, autre faculté à laquelle Antoine D'Iorio avait été étroitement associé. Comme le savait bien, cependant, cet homme qui ne se prenait pas trop au sérieux et qui disait souvent qu' « il faut bien rire un peu », il n'y avait pas erreur sur le nom, et encore moins sur la personne: la reconnaissance que lui témoignait l'Université, par ce beau 1^e mai 1993, n'était que la plus récente des nombreuses distinctions qui ont jalonné sa longue carrière de chercheur et d'administrateur universitaire.

Né à Montréal le 22 avril 1925, Antoine D'Iorio est le cadet de trois enfants dont les parents sont venus d'Italie au début du siècle. Il poursuit ses études en biochimie à l'Université de Montréal, où il obtient son baccalauréat (1946), sa maîtrise (1947), puis son doctorat (1949). Chargé de cours au département de physiologie de cette université de 1949 à 1951, il décide d'entreprendre des études post-doctorales à l'*Institute of Enzyme Research*, University of Wisconsin grâce à une bourse de l'*American Heart Association*. De retour à l'Université de Montréal en 1952, il est nommé professeur adjoint de physiologie, puis promu au rang d'agrégé en 1956, ayant passé l'année précédente au département de pharmacologie d'Oxford University où il était bénéficiaire d'une bourse postdoctorale. Il a déjà un nombre important de publications à son actif, tant en français qu'en anglais et, en 1961, sa réputation est suffisamment bien établie pour que l'Université d'Ottawa lui offre le rang de professeur titulaire et lui demande de prendre la direction du département de biochimie nouvellement créé. Il accepte.

Il ne le sait pas, à l'époque, mais il vient d'amorcer ce qu'il appellerait, sept ans plus tard, « le mauvais virage » -celui qui mène à l'administration universitaire à temps complet -, virage qui le conduira, au fil des ans, de la direction d'un département à la direction de l'Université. En 1967, il devient secrétaire de la Faculté de médecine et, en 1968, vice doyen. L'année suivante, il est nommé doyen de la Faculté des sciences et de génie, poste qu'il occupera de 1969 à 1976.

Lorsqu'il assume ses fonctions de doyen, il a déjà publié une cinquantaine d'articles et jouit d'une réputation véritablement internationale : ses recherches sur les catécholamines sont considérées comme un modèle du genre par les experts, et ses contributions à la biochimie et à la physiologie en général sont largement reconnues dans le monde scientifique. Dès le milieu des années 50 il a mis à jour la structure et la composition chimique de la cellule chromaffine de la grande surrénale où sont emmagasinées les catécholamines (adrénaline, nor-adrénaline et dopamine), agents importants du métabolisme. Il a découvert, caractérisé et purifié l'enzyme catéchol-o-méthyl transférase un des agents les plus importants pour l'inactivation des catécholamines. C'est cette réputation que consacre, en 1969, son élection à la Société royale du Canada, dont il sera d'ailleurs secrétaire honorifique adjoint. En 1974, l'obtention de la Médaille Parizeau décernée par l'ACFAS (Association canadienne française pour l'avancement des sciences, maintenant Association francophone pour le savoir) souligne sa contribution à l'avancement de la recherche fondamentale dans son domaine. Il continuera ses recherches sur le métabolisme et la fonction des catécholamines, notamment sur les enzymes responsable de leur inactivation, la catéchol-o-méthyl transférase et la mono-amine oxidase au long de sa carrière scientifique.

Il œuvre à titre bénévole au cœur de nombreuses associations professionnelles dont la Société canadienne de physiologie, la Société canadienne de biochimie, qu'il préside en 1969-70, la Fédération canadienne des sociétés de biologie dont il assume la présidence en 1971-72. Dès 1957, il devient membre de nombreux comités au sein du Conseil national de la recherche du Canada qui était alors à la fois un centre de recherche et le principal organisme subventionnaire scientifique fédéral. Il fait partie de comités importants qui sont été à l'origine de la création du Conseil de la recherche médicale (CRM) en tant qu'organisme subventionnaire indépendant. Une fois le CRM établi, il y participe comme membre de nombreux comités y inclus la vice-présidence du Conseil en 1968-69. Sa contribution à l'édition scientifique canadienne comme membre du comité de rédaction de la Revue canadienne de biologie et du Journal canadien de biochimie, dont il est rédacteur en chef de 1973 à 1976 est aussi remarquable.

Mais au milieu des années 70, « le mauvais virage » est effectivement pris. Devenu vice-recteur à l'enseignement et à la recherche en 1976, il doit, peu à peu, se consacrer entièrement à l'administration de l'Université. Heureusement, la grande majorité de ses articles scientifiques est déjà écrite, car il n'aura plus le temps d'en écrire beaucoup d'autres ou d'ajouter à la liste des présentations et conférences qu'il a données dans son domaine. Désormais, c'est sur les défis de l'administration des universités et de leur financement qu'il écrira et prononcera des conférences. Ce sont ces défis qu'il a bien connus, non seulement pour les avoir vécus dans ses diverses fonctions administratives, mais aussi pour avoir été membre, dès 1974, du Conseil ontarien des affaires universitaires, alors chargé de conseiller le gouvernement provincial sur l'essentiel des questions post-secondaires de la province. Ayant pris bonne note de sa feuille de route et de son mauvais virage, le Bureau des gouverneurs de l'Université d'Ottawa lui confie le poste de recteur en 1984. Il a alors 59 ans; il occupera ce poste jusqu'à sa retraite.

Premier recteur laïc de cette université, il lui arrive, de temps à autre, qu'un collègue ayant œuvré durant le rectorat précédent lui octroie le titre de « Père D'Iorio ». Il réplique alors invariablement, pour ne pas dire religieusement, qu'il mérite d'autant plus ce libellé qu'à la différence de ses prédécesseurs, il a sept enfants, lui, pour en justifier l'emploi. Ceux qui le connaissent bien, cependant, se demandent parfois si, derrière cette boutade, il n'enfouit pas les tracas d'un homme qui, au cours des dernières années, a dû élever ses plus jeunes enfants en l'absence de leur mère, Ghislaine, emportée par la maladie en 1977, après quelque vingt-sept ans de mariage. Quoi qu'il en soit, ce bon père de famille est maintenant à la tête d'une famille encore plus nombreuse, et tracassante, la famille universitaire. Au bureau à 7 heures du matin - souvent plus tôt - il s'affaire à régler les problèmes de cette grande famille : entre autres choses, rehausser la qualité, obtenir plus de financement, planifier de nouveaux édifices, dont celui qui portera son nom, et poursuivre la planification de l'offre de programmes et de services en français qu'il avait lancée alors qu'il était vice-recteur.

Ses proches collaborateurs, lorsqu'ils arrivent à leur bureau à une heure plus humaine, apprennent vite que s'il aime bien rire un peu, Antoine D'Iorio aime bien, aussi, parler un peu. Ce recteur, qui n'aime guère prononcer des discours officiels ou les écouter et qui n'est jamais entièrement à l'aise dans les réceptions mondaines, est totalement ouvert avec eux : il est prêt à tout entendre et à parler de tout, tant de ses dernières lectures (il lisait beaucoup) que de ses dernières difficultés avec des membres « pas sages » de l'Université ou du gouvernement, à l'égard desquels il a parfois la dent un peu dure.

Il quitte son poste de recteur en 1990, ayant accompli l'essentiel des objectifs qu'il s'était fixé. On peut alors espérer qu'il jouira d'une heureuse retraite en compagnie de Dorene, qu'il épouse cette même année, et que son accession à la présidence de l'Institut canadien de la méditerranée l'occupera sans trop le préoccuper. A ses distinctions antérieures se sont ajoutées celle de l'Ordre nationale du mérite, que lui a conféré la France en 1988, ainsi qu'un doctorat honorifique de Carleton University en 1990 et il deviendra membre de l'Ordre du Canada en 1995.

Malheureusement, sa retraite ne sera pas aussi longue qu'on la lui avait souhaitée. Antoine D'Iorio meurt le 7 janvier 2000, à Ottawa, regretté par tous ceux qui savent que, si cet homme qui ne parlait guère de ses réussites gagnait beaucoup à être connu, ils avaient beaucoup gagné à le connaître.

Nicole Bégin-Heick
Professeure émérite de biochimie, l'Université d'Ottawa

et

Jean-Michel Beillard
Ancien vice-recteur de l'Université d'Ottawa
maintenant retraité

(Les titres des auteurs sont donnés selon le moment de l'écriture de la nécrologie)